Ce journal parait tous les vendredis de l'année universitaire (novembre à mai) — les vacances exceptées :: :: :: ::

L'ÉTUDIANT

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.

Rédigé en collaboration Universitaire

Les marchands qui tiennent à la clientèle des Étudiants feraient bien d'annoncer dans notre journal. C'est le plus sûr moyen de les atteindre.

2ème ANNÉE — No 11 | MONTRÉAL : 31 JANVIER 1913 | Abonnement: $1.00 — 5 sous le No

LE MILITARISME A L'UNIVERSITE

Les étudiants de Laval ont sans doute appris par les journaux l'entrevue du ministre de la milice, l'hon. Sam Hughes avec notre recteur, M. le chanoine Dauth.

La démarche du ministre avait de quoi surprendre et éveiller l'opinion universitaire.

Il est rumeur que les autorités fédérales songent sérieusement à créer à Laval un corps d'élite militaire, c'est-à-dire un état-major composé de carabins.

L'idée de choisir des cadets parmi la classe étudiante a déjà trouvé son application dans plusieurs de nos maisons d'éducation classique ou commerciale, et nombre de nos collèges et séminaires sont déjà pourvus d'un corps de jeunes militaires: qu'il nous suffise de mentionner les collèges de Joliette, de Rigaud, de Saint-Laurent, et à Montréal, le Mont Saint-Louis.

Nous ne voyons pas pourquoi, en principe, l'Université refuserait de suivre leur exemple, et d'avoir ses militaires.

Cela donnerait un certain air martial au quartier latin, et le fait de voir nos galonnés promener leur costume dans les corridors de l'Université et d'entendre résonner leurs épées sur les dalles, mettra un peu d'animation chez nous: l'apathie des étudiants en sera peut-être secouée, du moins pour quelque temps.

La seule objection faite par notre lieutenant-colonel-honoraire, M. le recteur, à la suggestion de l'honorable Sam Hughes, est l'extrême pénurie où se trouve l'Université Laval.

On dit que le ministre l'a écartée d'une façon toute militaire: le gouvernement puiserait dans son trésor les deniers nécessaires à la réalisation du projet. Et l'on sait que "l'argent est le nerf de la guerre".

Avant d'adhérer au projet, nous attendrons de savoir comment ses auteurs entendent le mettre à exécution.

Un corps d'officiers devra commander à des subalternes: d'où la nécessité de créer une armée ou tout au moins un régiment de cadets. Il faudra instruire les uns et les autres: la science militaire est assez compliquée pour exiger de ceux qui s'y adonnent, le temps de l'étudier. Comment conciliera-t-on les exercices et les campements avec la vie et les études professionnelles des étudiants? Va-t-on remanier le programme universitaire de façon à satisfaire les exigences qu'entraînera sûrement la mise à exécution du plan de l'hon. Sam Hughes? Nous l'ignorons.

Quoi qu'il en soit, nous attendrons avant d'endosser l'uniforme et de courir aux armes, de nouveaux détails sur cette "mystérieuse affaire", sur la nature exacte du projet, nous réservant la liberté de l'appuyer ou de le combattre selon qu'il nous paraîtra profitable ou nuisible aux étudiants de Laval.

Commandant CROCHARD.

LE TEMPS PERDU

Si peu d'oeuvres pour tant de fatigue et d'ennui!
De stériles soucis notre journée est pleine:
Leur meute sans pitié nous chasse à perdre haleine,
Nous pousse, nous dévore, et l'heure utile a fui...

Demain! j'irai demain voir ce pauvre chez lui;
Demain je reprendrai ce livre ouvert à peine;
Demain je te dirai, mon âme, où je te mène;
Demain je serai juste et fort... Pas aujourd'hui.

Aujourd'hui, que de soins, de pas et de visites!
Oh! l'implacable essaim des devoirs parasites
Qui pullulent autour de nos tasses de thé!

Ainsi chôment le coeur, la pensée et le livre,
Et pendant qu'on se tue à différer de vivre,
Le vrai devoir dans l'ombre attend la volonté.

Sully PRUDHOMME.

Les petits maîtres hollandais

CONFERENCE DE M. J.-B. LAGACE

Une réaction se produisit en Flandre au lendemain des troubles qui marquèrent le début du XVIIe siècle. Les écoles flamandes voulurent se consoler du joug espagnol en rejetant de leurs tableaux toute trace d'influence étrangère et en revenant aux traditions nationales. Rubens rendit à son école l'originalité qu'elle avait perdue. L'âme flamande se retrouvait, après la crise politique, semblable à elle-même, avec ses habitudes de pensées et de sentiments. Il n'y avait de changé que la conscience artistique qui, en se retrouvant dans sa vérité native, avait reconnu ses erreurs passées et entrepris de les réparer en créant des chefs-d'oeuvre.

En Hollande, du jour au lendemain, tout se trouva transformé de fond en comble. En changeant de foi politique et devenant républicaine, la Hollande sentit peser sur elle le poids d'une destinée qu'elle désira brillante, dès le premier instant; en changeant de religion et devenant protestante, elle eut à briser avec les traditions séculaires. Elle sortait de la lutte métamorphosée, méconnaissable.

Les conditions d'art furent modifiées. Le catholicisme proscrit, c'était le temple dépouillé de ses tableaux, de ses objets du culte et les artistes savaient bien qu'il ne fallait plus compter sur les tableaux de sainteté. L'une des sources les plus pures d'inspiration était pour eux tarie.

Plus d'églises, plus de cours, plus de luxe plus de palais princiers, partant plus de lambris assez vastes pour recevoir leur larges compositions. La Hollande eut le bonheur rare de voir naître, en moins d'un quart de siècle, de 1606 à 1630, toute une pléiade d'artistes qui, doués d'un esprit pittoresque remarquable, allaient agir en commun sur les destinées de leur art: Rembrandt, Guyp, Terburg, Both, Van Ostade, Metsu, Van der Helst, Potter, Hobbéma, Rydaël, etc...

Le problème qu'ils avaient à résoudre était de trouver un art qui eût le don de plaire aux bourgeois hollandais, gens pratiques et peu rêveurs, se complaisant dans la tiède chaleur de leur foyer puritain, curieux que d'eux-mêmes et des sites enchanteurs de leur pays.

Ces artistes firent alors le portrait de la Hollande, ils en tracèrent une image non point idéalisée et embellie, mais ressemblante et vraie.

Le moindre coin de la terre hollandaise,—avec ses plaines couvertes de moissons, ses hameaux pittoresques, ses moulins tournoyants, ses grèves plates, ses mers orageuses et noires, ses villes aux rues étroites, ses fêtes villageoises et ses kermesses, ses moeurs honnêtes ou crapuleuses, ses tavernes remplies de buveurs tapageurs et de filles peu farouches, ses boudoirs parfumés, ses cuisines remplies de victuailles, ses parloirs aux tuiles reluisantes, aux fenêtres maillées de plomb,—offrait à l'observation sagace des artistes le sujet de mille sujets de tableaux.

Les choses et les hommes scrupuleusement étudiés devenaient pour eux un répertoire inépuisable, fourmillant de vie, offrant à chacun un spectacle conforme à ses instincts ou à ses préférences,des sensation délicates pour les délicats, grossières pour les esprits vulgaires, douces et tendres pour les mélancoliques et les poètes, réjouissantes pour ceux qui aiment à rire, idyliques pour ceux qui aiment à rêver.

Cette diversité d'impressions, en dépit de ses contradictions apparentes, se fond en une heureuse unité qui fait de ces petits maîtres, flâneurs ou galants, une école qui concentre ses efforts dans la réalisation d'un idéal nouveau: immortaliser en des chefs-d'oeuvre l'image de la patrie.

Les peintres hollandais ont une prédilection marquée pour les petites toiles qu'on s'explique aisément. "Les moeurs économes et simples, les habitudes sédentaires de ces populations amies de leur foyer, l'exiguité et l'uniformité des habitations", ne pouvaient tolérer que la peinture de chevalet. La suppression des couvents, la transformation des églises, suffisent à expliquer la dimension étriquée de ces tableaux. Sans doute, il y avait les hôtels de ville et les vastes locaux où se réunissaient les puissantes corporations. Les artistes ne refusèrent pas les occasions qui s'offrirent à eux; mais elles n'étaient ni fréquentes ni très rémunératrices, et ils n'y mettaient pas de zèle.

Ces peintres ne pensent qu'à bien peindre: ils représentent ce que leurs yeux découvrent. On dirait qu'ils n'ont ni imagination ni mémoire, qu'ils ont tout oublié du passé, l'histoire, les légendes et qu'ils n'imaginent rien en dehors de ce qui tombe sous le sens de la vue et qu'ils se désintéressent des événements récents, des énergiques résistances de ce peuple de soldats et de matelots qui avaient, aux prix des plus grands sacrifices, secoué le joug étranger et fait la nation hollandaise. Ils sont les spectateurs de ces maux, de ces dévouements dont ils ne relatent nulle part le glorieux souvenir. Ils se contentent de faire les portraits des hommes de guerre, des citoyens illustres, de dessiner des champs, des paysages et des natures mortes.

L'artiste hollandais ne cherche jamais à toucher, à instruire, à donner des leçons de générosité et de grandeur; il peint et si la chose est bien peinte, elle a son prix. Tout en restant profondément et essentiellement réaliste, il méconnait l'intérêt moral qui s'attache aux faits humains, même aux choses insensibles, lorsque celui qui les interprète y mêle un peu de son cerveau et de son coeur.

"La Hollande n'a rien ajouté au bagage intellectuel et moral de l'humanité... mais elle a miraculeusement peint. Pour être aussi éloignée des hautes pensées qui vivifient les créations des grandes écoles italiennes, la peinture hollandaise n'en est pas moins toute imprégnée de vérité, de force et de beauté; c'est de l'art grand et fort, de l'art qui réconcilie avec la vie, qui émeut et qui parfois élève l'âme. Ce qui lui manque, c'est ce qu'on appelait autrefois le style, c'est-à-dire, "un certain reflet de la flamme idéale, un imparfait rayon de céleste beauté". Et pourtant elle eut aussi ce rayon, rayon fugitif et unique qui, dans la nature si bien peinte par les Hobbéma et les Rysdaël répandit la splendeur d'un jour surnaturel et presque divin, une lumière qui, passant par une âme avant de se déverser sur les choses, en transfigurait les apparences vulgaires et pauvres en leur communiquant une pensée et ce fut Rembrandt chez qui furent si vifs le sentiment de la misère humaine et l'instinct des tendresses chrétiennes, qui, dans l'oeuvre naturaliste de son temps, alluma ce rayon d'idéalité qui perça la froide densité des horizons fermés et laissa voir par delà quelque chose de l'infini".

C'est l'oeuvre de ce maître puissant que M. Lagacé étudiera, dans sa prochaine conférence.

J.-B. D.

—:o:—

Papa Langlois

Nous prenons ces quelques lignes qui suivent dans un numéro récent de "la Petite Gironde", journal blocard publié à Bordeaux, France. C'est avec le plus grand respect que nous le dédions à notre excellent papa Langlois, afin de lui éclairer l'intellect sur le succès de l'instruction obligatoire en France, système dont il a fait son dada favori, et qu'il fait miroiter tous les dimanches dans les colonnes de son journal. Nous parions $5 qu'il ne reproduira pas cet article :—

(De la "Petite Gironde")

AUTOUR DE L'ECOLE

Un Résultat de l'Examen des Conscrits

Le "Manuel général de l'Instruction primaire" vient de publier, sous la signature d'un de ses lecteurs, une communication relative à l'examen des conscrits. On se souvient que nous avons récemment, ici même, exposé l'organisation et les conditions de cet examen. L'auteur de la communication insérée dans le journal pédagogique a toute qualité pour fournir des renseignements authentiques sur les résultats constatés, car il est lui-même une des autorités siégeant au jury, et précisément celle qui a la direction des épreuves, c'est-à-dire un inspecteur primaire.

Or, voici les très peu rassurantes constatations qu'il a été amené à faire. Les garnisons de sa circonscription comptaient un contingent de 599 jeunes soldats incorporés. 170 d'entre eux furent dispensés de l'examen comme possédant une diplôme au moins équivalent au certificat d'études; 19 malades, ou en instance de réforme, ne se présentèrent pas; en sorte que 410 conscrits seulement subirent les épreuves.

Sur ce nombre, 190 obtinrent les cinq points indispensables pour n'être pas obligés à suivre l'école réglementaire. Parmi les 220 jeunes soldats restant, 15 savaient lire, un texte facile, mais ne savaient pas écrire, tandis que 11 étaient totalement "analphabètes", c'est-à-dire ne savaient ni lire ni écrire. En résumé, 36 pour cent des conscrits auront à fréquenter les cours de la caserne faute d'instruction suffisante.

Ce chiffre est vraiment effrayant si l'on considère surtout la facilité avec laquelle il était possible d'obtenir la note 5 dans les épreuves d'orthographe et de calcul. Le correspondant du "Manuel général" remarque justement que les conscrits ainsi examinés appartiennent à la génération qui a subi ou aurait dû subir l'obligation scolaire, et il se demande s'il ne va pas falloir donner raison à ceux qui prétendent qu'on va moins à l'école. Il faut se rendre à l'évidence: beaucoup, beaucoup trop d'enfants ne reçoivent pas, ou en tout cas ne conservent pas ce peu d'instruction sans laquelle, aujourd'hui un individu est un être moralement incomplet, désarmé pour les luttes de la vie. On a pu douter de l'exactitude des statistiques militaires, et nous-même ne les avons pas signalées sans réserve; celle que publie le "Manuel général" émanant d'une personnalité compétente ne saurait être discutée. Le mal est réel et profond. Croire qu'on y pourra parer en instruisant les illettrés à la caserne est une erreur. Le soldat n'a pas trop de temps pour apprendre son métier de soldat. On ne peut songer qu'à l'école. Des mesures s'imposent, et au plus tôt.

L. AMBAUD.

Conseils à la jeunesse

PAR M. M. GABRIEL HANOTAUX

(*Suite*)

En face du péril, les hommes sont égaux. Dès qu'on se déplace, les préjugés s'affacent: le masque tombe, l'homme reste.

Voyez du pays si vous voulez vous connaître vous-même, et si vous voulez savoir et si vous voulez qu'on sache ce que vous valez.

Une année de voyage égale dix ans d'âge.

× × ×

Si j'avais un petit catéchisme portatif de morale à écrire pour un jeune homme, je lui dirais, c'est bien simple: "N'aie peur de rien et ne mens jamais".

On dit aux enfants: "Je vois que tu mens; ton nez bouge". En effet, quand on ment cela se remarque tout de suite. On ne ment jamais bien.

Je vais vous donner une règle de conduite qui ne vous manquera jamais dans la vie. Si quelqu'un vous dit: "Je ne mens jamais, je ne suis pas un menteur", ce quelqu'un ment; il ment à ce moment précis, et il ment toujours. Les gens qui ne mentent jamais n'ont pas besoin de dire qu'ils ne mentent pas; ils ne pensent même pas qu'on puisse croire qu'ils mentent. Donc, n'oubliez pas cette indication, et en voici une autre: ne croyez jamais le mal que l'on vous dit de quelqu'un; ceux qui rapportent le mal le créent; ils le créent toujours, comme ces tonneaux de vinaigre dans lesquels on met du vin et qui le gâtent. S'il n'y avait pas quelqu'un pour répéter les mauvais propos, ils tomberaient d'eux-mêmes et par conséquent la chose elle-même n'existerait pas.

Souvent, on parle du tiers et du quart sans y mettre tant de malice: c'est légèreté, imprudence, humeur ou colère passagères; que l'on relève ces propos, ils prennent corps et âme comme une mauvaise plante qu'on arrose.

Détournez-vous de ceux qui rapportent; ils vous en veulent plus encore qu'à ceux qu'ils dénigrent: ils s'en prennent à votre candeur, à votre confiance, à votre cordialité, à ce qui fait la fraîcheur et la pureté de votre âme; ils tuent ou salissent ce qu'il y a de meilleur en vous, en abaissant les autres, c'est vous qu'ils rabaissent.

Vous vous souviendrez donc de ma seconde règle de conduite; les mauvais rapports sont négligeables. Si tout le monde savait ce que tout le monde dit de tout le monde, personne ne voudrait voir personne.

× × ×

Je viens à la peur maintenant. La peur est une faiblesse de corps et une dépression de l'âme. Il faut un certain entraînement pour dominer le corps; quant à l'âme, c'est un pli qu'il faut savoir lui donner de prendre le temps comme il se présente sans tant redouter ce qui adviendra: la mélancolie et la peur sont filles de l'impuissance, elles prouvent l'importance exagérée que l'on attache à sa propre vie.

Règle: "Ce qui doit arriver n'arrive jamais".

Généralement on est plus ému par un danger imaginaire que par un péril réel et immédiat. J'ai connu des gens qui n'auraient pas fait cinquante mètres seuls dans la nuit et qui ont supporté admirablement la souffrance, la torture et l'approche inévitable de la mort. La peur comme le mal de mer est guérie si on n'y croit pas. Au moment où vous sentez la peur monter en vous, ayez la présence d'esprit de vous ressaisir et vous dire: "Ce n'est rien", vous serez sur la voie de la guérison.

La peur est une enfance prolongée. L'homme digne de ce nom accepte la mort comme une issue fatale: il peut être ému mais ne perd pas la tête et, attendant les événements avec sang-froid, il les voit très souvent tourner à son profit.

Voici une petite histoire qui m'a été contée par un ministre turc: "Il y avait, en Asie mineure, un tout petit village composé de trois ou quatre mauvaises cabanes. Un soir, comme il pleuvait à torrents, un derviche mendiant vint frapper à la porte du chef de village et lui demanda l'hospitalité pour la nuit. "Eh! malheureux, lui répondit le caïd, comment, vous logerions-nous? Toutes nos maisons sont occupées; passez votre chemin et allez jusqu'au grand village dons vous voyez les lumières sur la colline". Le derviche allégua sa fatigue, le temps affreux, la nuit sombre, la crainte de s'égarer dans les chemins défoncés. Que faire?... Le caïd réfléchit et lui dit: "Nous avons bien ici, une maison vide, mais elle est hantée. Les bien rares passants que nous y avons laissé pénétrer, nous les avons retrouvés morts, le lendemain matin". "Que voulez-vous dit le derviche; mourir pour mourir, autant là qu'ailleurs. Je m'en remets à la bonté du Seigneur. On le conduisit à la chaumière abandonnée; il étendit son tapis de prières, invoqua le saint nom d'Allah, s'allongea et s'endormit. Il dormait depuis quelque temps, lorsqu'il fut réveillé par un vacarme infernal. Il se souleva sur son tapis et il écouta. Dans la muraille tout près de lui, c'était des bruits de chaînes ou de métal, des appels, des plaintes, des hurlements, et le mur lui-même oscillait comme s'il allait s'écrouler. Tout à coup une voix s'éleva et elle criait: "Je viens, je viens". Le derviche était de plus en plus surpris, mais il n'avait pas peur. Il invoqua le saint nom d'Allah et se tournant vers la muraille, il dit : "Eh! bien, viens". Le mur s'ouvrit et il en tomba un trésor.

Tous ceux qui l'avaient précédé étaient morts d'effroi.

(A Suivre)

—:o:—

Une méprise

Le lourd carrosse municipal s'amena bruyamment en face de la Cour de Recorder, et s'arrêta. Puis, devant une troupe de curieux, tenus en respect par les gendarmes, la porte du sévère véhicule, s'étant ouverte, le défilé quotidien commença. La pêche avait été bonne et faisait honneur aux représentants de la force publique. Il y a certains quartiers de notre bonne ville qui ressemblent à des marais; le jonc y pousse facilement. Or, il y avait une gerbe respectable, ce matin, dans la charrette de la cité...

Une vieille fille d'Eve en sortit, jonc battu par le vent, arrosé par le... whisky, qui venait rendre compte, un peu contre son gré, de son tapage nocturne.

Un groupe de jeunes personnes avec du fard aux joues, du rouge aux lèvres: on les avait dérangées, et leur ennui était visible.

Puis, un ivrogne au pas chancelant. La triste procession continue silencieuse.

Enfin, un homme vient de sortir à son tour du sinistre camion. Il est bien mis, l'air grave et distingué; visiblement ému il s'apprête à franchir au plus tôt la distance qui le sépare de la porte d'entrée. Soudain, brouhaha général, parmi les curieux, de plus en plus nombreux. On entend des cris et des protestations: "Laissez-le! C'est une méprise! Vous vous trompez! Et le tumulte augmente. Les policiers, craignant pour leur vie, se rendent au désir de la foule et lui remettent la victime de leur erreur et de leur zèle intempestif.

—"Pourquoi, l'ont-ils relâché, me demanda un jeune dandy qui arrivait.

—Pourquoi? Mais, cher ami, cet homme est un gentilhomme et n'a pu par conséquent mériter cet affront, il porte des chaussures de Dussault, rue Sainte-Catherine, près Saint-Denis.

C'est tout dire.

Que la justice humaine est faillible!

—:o:—

Coup de crayon

Le fils du lord gouverneur-général était malade. Les lèvres bleues, bras et jambes décharnés, doigts en griffes d'oiseau. Les muscles flasques.

Un comité des grands spécialistes, Lessard, Laporte, Saint-Pierre, Mousseau, etc., délibérait. Ils convinrent que l'enfant souffrait de malnutrition. Mais de quelle façon ? Comment? C'était là le "hic". Ils appellent a nourrice.

—"Lui avez-vous donné du jus d'orange distillé, trois fois par jour?

—"Depuis sa naissance.

—"Des noix rapées, cuites au soleil?

—"Depuis dès ses trois mois.

—"Des bananes séchées à respirer chaque dimanche?

—"Je n'ai jamais manqué une semaine, répondit-elle.

—"Son estomac a-t-il été lavé soigneusement avec une solution boriquée, avant chaque repas?

—"Mais, oui", et la nourrice commençait à se dresser sur ses argots.

—"Sa bouche nettoyée à l'eau bouillie?

—"Toujours!

Ils la firent sortir.

—"Hum? conclurent-ils, et les cigares passèrent à la ronde.

A ce moment la porte s'ouvrit insidieusement et un intrus entra.

—"Messieurs", dit-il, d'un ton ferme, "ce qu'il faut à l'enfant, c'est du lait, du lait qui le rendra bien et fort".

Ils dédaignèrent à leur valeur les remarques de l'intrus et le firent chasser par un domestique.

—"Ce ne peut être qu'un de ces charlatans à demi-fou", s'écrièrent-ils indignés.

Alors, ils donnèrent leur décision sur le traitement. Au lieu de 2.30.97 oz. de jus d'orange à toutes les trois heures, on donna au baby 1.100.101 oz. de jus de pomme. Et au lieu des bananes séchées, le dimanche, il eut des ananas, des signes à respirer le lundi et le mardi alternativement jusqu'à ce que la mort s'en suivit.

POINTE-SECHE.

—:o:—

—L'homme n'a que cinq sens pour percevoir le plaisir, et le souffrance lui arrive par toute la surface de son corps.

—:o:—

—La majorité, c'est plus fort que tout le monde cela. Mets dix philosophes d'un côté et onze imbéciles de l'autre, les imbéciles l'emporteront.

—:o:—

—Une femme n'est pas toujours heureuse avec celui qu'elle aime, mais elle est toujours malheureuse avec celui qu'elle n'aime pas.—CLAUDE TILLIER.

—:o:—

Ce journal est publié par la Société de Publication Laval.
Rédaction.—Noël Fauteux.
Administration.—J. B. Mandeville
Adresse:
"L'Etudiant",
Université Laval,
Montréal.

A. E. Ste-Marie Ltée.
ANGLE SAINTE-CATHERINE ET AMHERST
Fourrures, Chapeaux, Cravates, Cols, Gants, *BERETS*, Etc., Etc.
N. B. — 10 p.c. d'escompte aux ETUDIANTS sur présentation de leur carte d'indentité

L' "ETUDIANT"
EST EN VENTE AUX ENDROITS SUIVANTS
LE RESTAURATEUR DE LAVAL
LIBRAIRIE SAINT - LOUIS, 288, rue Sainte-Catherine-Est.
MAILLOUX & FRERES, 252, rue Saint-Denis
J. PONY, 274, rue Sainte-Catherine-Est
DEOM & FRERE, 71, rue Sainte-Catherine-Est
C. A. BOLTE, 298, rue Sainte-Catherine-Est (coin Saint-Denis).
NOUVEAUX DEPOTS
M. AIME LAVOIE, Coin Rachel et Coloniale
MM. GUENETTE, SENECAL, St-Denis
M. DUMONT, St-Denis (Près Mont-Royal).
M. J. H. LANGEVIN, Coin Marie-Anne et Berri

Amis! N'oubliez pas MM. H. DESJARDINS ET CHARBONNEAU, 1202 Saint-Denis (Près Mont-Royal), qui offrent en vente des sacs de voyage, des valises et des articles de merceries. (Spécialité: points les plus grands). Etudiants, l'on vous fera une réduction libérale.

Pour vos articles de
MERCERIES
n'oubliez pas le
"Royal Store"
271 Sainte-Catherine Est
Vous trouverez ici les chemises, cravates, sous-vêtements les plus choisis.
La maison tient en vente les faux-cols "Lion Brand" et un fameux chapeau, Spécial à $1.50.
Etudiants, l'on fera une réduction libérale.
A. O. LUSSIER, Gérant.

ETUDIANTS DE LAVAL
Déposez vos économies à
La Banque d'Epargne
De la
CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL
Fondée en 1846
Actif total au-delà de $33,000.000
Nombre de déposants, plus de 100,000
Bureau-Chef et 13 succursales à Montréal
La seule Banque incorporée en vertu de l'Acte des Banques d'Epargne, faisant affaires dans la cité de Montréal. Sa charte (différente de celle de toutes les autres banques) donne toute la protection possible à ses déposants.
Elle a pour but spécial de recevoir les épargnes, quelque petites qu'elles soient, des veuves, orphelins, écoliers, commis, apprentis et des classes ouvrières, industrielles et agricoles et d'en faire un placement sûr.
Intérêt alloué sur dépôts au plus haut taux courant
Nous vous réservons toujours l'accueil le plus courtois, que votre compte soit gros ou petit.
A. P. LESPERANCE, Gérant.
Demandez une de nos petites Banques à domicile, ceci vous facilitera l'Epargne

OXYGENE
Chimiquement pur pour l'usage médicinal
Fourni en cylindre avec inhalateur
Pharmacie Laurence
Coin ST-DENIS et ONTARIO, Montréal

"LE PHOTOGRAPHE CONNU"
Albert Jumas
249 RUE SAINTE-CATHERINE EST
Près Sanguinet, MONTREAL
TELEPHONE: Bureau Est 5556
Rés. Est 229

MAISON BOLTE
ANGLE DES RUES SAINTE-CATHERINE ET ST-DENIS.
MM. les Etudiants y trouveront de la crême à la glace pour eux et d'excellents cholats pour "elles"

JOHN GERACIMO
320 RUE SAINTE-CATHERINE
près de la rue Saint-Denis.
Le Restaurant populaire où les Etudiants reçoivent le plus chaleureux accueil. Qu'on se le dise!
TEL. BELL EST 4683.

"Rentiers en 20 Ans"
La Caisse Nationale d'Economie
(Incorporée en vertu du Statut 62 Victoria, ch. 93). Capital inaliénable accumulé : $700,000. Versements mensuels : 25 ou 50 centins.
Les membres de la Caisse Nationale d'Economie, retireront chaque année, après 20 ans de sociétariat, Dix ou même Quinze fois plus de revenus, sur leur placement, que si, individuellement ils avaient placé leur argent à intérêt composé. La rente qui leur sera payée, leur vie durant, est INCESSIBLE et INSAISISSABLE.
Pour renseignements :
ARTHUR GAGNON, administrateur, 296 Boulevard Saint-Laurent, Montréal.

Chronique Universitaire

VOS FUTURS

"Si tu savais ma chère..."

Jeune fille intelligente qui crois connaître les étudiants; toi qui en as déjà aimé, qui en aimes ou qui en aimeras un ou plusieurs, c'est à toi que je m'adresse: je veux faire passer sous tes yeux—comme on fait au cinéma—les spécimens les plus communs,les plus rencontrés de ce menu fretin si précieux, toujours si bien, si soigneusement mis, pommadé, frisotté qui pullule à l'Université, et qui sature l'atmosphère des lieux où il passe de l'odeur du dernier parfum de la dernière mode et chez qui la fatuité et la bêtise sont toujours en vogue : les trois quarts des universitaires en sont.

Je suis bien persuadé que tu ignores presque tout de la vie, du caractère et des aspirations de ces jouvenceaux qui viennent, deux fois par semaine, te réciter des fadeurs trois heures durant, car il ne t'est pas donné de les voir au naturel; l'étudiant en effet a trois visages: celui d'un idiot quand il parade dans les rues avec ses confrères, celui d'un poseur quand il est dans un salon et qu'il te rend visite et enfin, le sien—pas toujours cependant—à l'Université.

× × ×

Un jour donc, tu l'as connu, lui, ce jeune homme dont le langage fade depuis plusieurs mois agit sur tes sens comme le chloroforme; dans les causeries que vous avez ensemble, à peine as-tu le temps de placer un mot. et pourtant, pourtant, si tu savais qu'il m'a dit hier que tu l'ennuyais profondément... ce qui te rendrait furieuse car je sais bien que c'est lui qui t'ennuie.

Ah! de celui-là ne me demande pas ce que je pense, jeune fille, car je crois bien que je te répondrais à la manière de Victor Hugo qui, émettant son opinion sur l'un des deux sexes dont se compose le genre humain, terminait ainsi:

"Et la conclusion, la voici: "Viens mon chien!"

On ne peut pas être plus dédaigneux, n'est-ce pas?

× × ×

Quant à cet autre que tu as prié, l'an dernier, de ne plus revenir chez toi, ne t'inquiète pas de lui: en aucun temps que tu voudras l'avoir à tes côtés, tu n'auras—toi, dont les parents sont très riches—qu'à lui faire soupçonner le chiffre de ta dot en lui souriant de façon engageante, pour le voir aussitôt à tes pieds; lui, qui jusque-là n'avait rien à te dire, il deviendra éloquent; son coeur, vois-tu, est comme ces phonographes automatiques, qui ne parlent que lorsqu'on y met de l'argent. des sous; son corps est aux enchères, il se donnera à celle qui lui offrira le plus; il n'a peut-être pas les doigts crochus du juif véreux, mais il en a l'âme: "Business in business" dit-il avec son sourire bête.

Il n'a jamais lu Goethe, mais il sait par intuition cette phrase que le philosophe allemand a mise dans la bouche de l'un des personnages de "Herman et Dorothée": "Un garçon estimable mérite une fille bien dotée"; et il se croit estimable... Pauvre de lui!

× × ×

Il n'y a pas si longtemps que tu me demandais si je connaissais Vantard, et, sur ma réponse négative, que tu me témoignais ta surprise en disant que la chose te semblait incroyable que je n'en eusse jamais entendu parler, car, me déclarais-tu, c'est lui qui mène tout chez les E.E.M.

Si tu savais, que Vantard est à peine connu de dix étudiants dans la faculté à laquelle il appartient et que les exploits qu'il te dit avoir accomplis n'ont eu leur réalisation que dans ses rêves: son imagination à lui, est comme son cerveau, elle a deux lobes: seulement, il y en a un grand et un petit: le petit contient les hauts faits dont son maître, Vantard, est l'auteur, mais il est presque vide et notre héros n'en parle jamais: le grand est rempli par tout ce qu'il aurait voulu ou voudrait faire: il y concentre tellement son esprit qu'il ne fait qu'en parler et qu'il finit par se croire l'auteur de tous les "beaux coups" qu'il contient et qu'il s'en attribue tout le mérite, lorsque mérite il y a... Souviens-toi bien, lorsqu'il te parlera, de la fable de La Fontaine, intitulée "Le Geai Paré des Plumes du Paon".

× × ×

C... n'a pas d'esprit, il se l'avoue volontiers à lui-même; mais s'il en est persuadé, il ne veut pas que les autres le soient; c'est pourquoi, s'avisant que le rôle de chroniqueur universitaire lui siérait bien, il se donne pour tel à ses amis et amies, sans jamais avoir écrit deux lignes dans aucun journal.

"C'est moi, Rikan!" écrit-il à des jeunes filles d'Ottawa qui le connaissent.

Bien plus—et ce trait d'ingéniosité vaut bien un long poème, diront les uns—bien plus, il s'informe auprès de Rikan lui-même, sur ce qui fera la matière de sa prochaine chronique, prie celui-ci de lui montrer son manuscrit, s'empresse de mettre sur le papier tout ce qu'il vient d'apprendre, quelques pensées que lui suggère le prochain écrit de son ami, et à ses compagnons de pension qui lui demandent s'il est à écrire une lettre, il répond: "Ah! non, c'est ma chronique de samedi prochain, pour "La Presse", que je suis à composer".

C, mon ami, joue au "pool", vante-toi d'avoir fait trente points de suite, je te croirai, mais ne dis jamais à qui que ce soit que tu as déjà écrit deux lignes avec bon sens, car on te rira au nez.

× × ×

Il t'est certainement arrivé, jeune fille, de recevoir un jour une lettre bien écrite de ce jeune étudiant si insignifiant qu'il n'a jamais pu retenir ton attention plus de dix secondes et dont le langage était plat, plat comme le Champ de Mars; tu ne t'en doutais pas, mais cette missive si bien tournée a coûté cinq dollars à P. E., qui te l'a envoyée: c'est mon ami A., qui a de l'esprit à en revendre, qui la lui a composée moyennant la somme mentionnée plus haut.

× × ×

Voici un jeune homme qui parle tout le temps, même seul quand il n'a personne à ennuyer: "L'honorable Un Tel m'a dit ceci.... Le juge X. me disait hier... Je faisais précisément remarquer au député de Trois Etoiles, l'autre semaine..." et toujours sur ce ton-là.

Il prend un air mystérieux et grave pour vous annoncer des choses que vous savez depuis longtemps et ne s'aperçoit jamais lorsqu'il cause qu'il n'y a que lui qui ne baille pas...

Je veux parler de G. qui ne vous rencontre jamais, sans vous faire savoir qu'il est à préparer un discours sur la question ouvrière, sur le socialisme ou sur je ne me souviens plus quoi encore;

"C'est un parleur étrange et qui trouve [toujours"
"L'art de ne vous rien dire avec de grands [discours".
"Dans les propos qu'il tient. on ne voit [jamais goutte"
"Et ce n'est que du bruit, que tout ce [qu'on écoute".

Voilà un type qui serait bien malheureux s'il devenait muet; le docteur Villeneuve dirait, s'il lui était donné de l'examiner, qu'il fait partie de cette catégorie d'imbéciles qu'on laisse circuler parmi le monde parce qu'ils sont inoffensifs.

Ah! pauvres de nous! c'est nous qui sommes le plus à plaindre dans tout ceci...

× × ×

Si tu savais, ma chère, que ce brillant danseur que tu vois évoluer si adroitement,sans jamais faire un faux pas, sur le parquet verni et glissant des salles de danse, n'a jamais su, ne sait et ne saura probablement jamais faire autre chose que de faire des mouvements de pantin au son de la musique, et que c'est là toute son ambition: c'est un danseur, rien de plus rien de moins.

Son cerveau est ordinairement nu comme le Sahara, et il croit fermement que l'exécution de mille ou de dix mille bostons sans faute constituent toute une carrière et valent à leur auteur une renommée égale à la gloire de celui qui gagnerait dix batailles. C'est le chevalier sans peur et sans reproches de la danse, c'est le Bayard des cotillons.

Ses succès de jambe ne se comptent plus, c'est là son seul mérite et il en est fier comme Napoléon d'Austerlitz.

L'esprit ne lui monte pas plus haut qu'à la cheville; il n'en fait qu'avec ses pieds—on fait ce qu'on peut.—Place au mérite, devant lui chapeau bas messieurs, c'est un danseur vous dis-je!

Jacques HERMIL.

× × ×

P.-S.—On me fera peut-être remarquer que j'ai oublié plusieurs "types" intéressants qui sont au catalogue, j'en suis sûr, de ceux qui observent un peu chez nous. A cette remarque, je répondrai que j'ai déjà dans d'autres chroniques, mis en scène plusieurs "sujets" intéressants; quant aux autres, leur tour viendra peut-être un jour "Si Dieu me prête vie".

J. H.

Librairie Saint-Louis

Papeteries, livres, journaux, jouets, impressions et reliure, etc., Cadeaux pour les fêtes, calendriers de fantaisie, agendas et almanachs pour 1913.

Tél. Bell Est 2660 — 288 Ste-Catherine Est, près St-Denis

NATIONOSCOPE

SEMAINE DU 3 FEVRIER, 1913.

" TONY L'ESPION "

THEATRE-NATIONAL

SEMAINE DU 3 FEVRIER, 1913.

" La Famille Pont-Biquet "

D'ESTOC ET DE TAILLE

Nous tenons de source autorisée que les frères Gonzalve et Godfroy viennent de passer à la rédaction de la "Croix". A l'occasion de leur départ du "Pays", leurs amis ont offert à chacun d'eux un joli cadeau. A l'un ils ont présenté un superbe compas doré sur tranches, et à l'autre un gros livre de messe aussi doré sur tranches.

× × ×

A JEAN BRISSON.

Vous nous faites beaucoup d'honneur, cher monsieur, en nous disant que nous avons beaucoup de plomb dans la tête. Seulement je regrette de vous dire que si les carreaux du "Pays" n'ont pas été brisés, ce n'est que partie remise. Nous n'avons pu trouver les vitrines du "Pays", logé au 5me étage d'un édifice de la rue Saint-François-Xavier.

× × ×

"RURSUS" GODFROY.

"Fils soumis" m'a confié qu'il languit d'impatience de connaître votre opinion sur un certain article publié en première page de l'"Etudiant" (17 janvier 1913), intitulé "Papa Langlois".

× × ×

"RURSUS" GONZALVE.

Votre opinion sur l'article sus-mentionné nous intéresserait aussi beaucoup.

× × ×

A "UN ANCIEN".

Je prends sur moi de vous avertir charitablement qu'un complot est formé contre vous. Un groupe de peaux-rouges entretiennent le projet de vous déculotter ni plus ni moins, en plein midi sur le Champ de Mars. Avouez, n'est-ce pas! que le site est bien choisi, le décor splendide: ce serait un spectacle absolument pittoresque. D'autant plus qu'il manque encore à nos musées universitaires beaucoup de curiosités dont tous seraient heureux—vous le premier, je n'en doute pas—de les voir s'enrichir.

Badinage à part, laissez-moi vous dire, tout de même que vous êtes un triste sire, et qu'aucun supplice n'est trop violent pour un insulteur de votre acabit.

× × ×

A TOUS CES "PAYSANS".

Tenez-vous bien, messieurs, durant tout ce mois, et surtout ayez la prudence de porter continuellement épais caleçons sous minces pantalons.

× × ×

On ne peut plus compter à Laval les étudiants qui souffrent de laryngite, de ce temps-ci. C'est la preuve qu'on peut user sa voix aussi bien en conspuant la "Patrie" qu'en la chantant.

COURTE-HEUSE.

Notre Feuilleton. *No 10*

JACQUES VINGTRAS
L'ENFANT

par Jules Vallés

(Suite)

Cette observation, qui, pour la première fois peut-être dans ma vie de jeunesse, me fut faite sans colère, mais avec dignité, me pénétra jusqu'au fond de l'âme; et j'ai eu le respect depuis lors.

Les moissons m'ont été sacrées, je n'ai jamais écrasé une gerbe, pour aller cueillir un coquelicot ou un bluet; jamais je n'ai tué sur sa tige la fleur du pain.

Ce qu'il me dit des pauvres me saisit aussi et je dois peut-être à ces paroles prononcées simplement ce jour-là, d'avoir toujours eu le respect, et toujours pris la défense de ceux qui ont faim.

"Tu verras ce qu'il vaut".

Je l'ai vu.

Aux portes des allées sont des mitrons en jupes comme des femmes, jambes nues, petite camisole bleue sur les épaules.

Ils ont les joues blanches comme de la farine et la barbe blonde comme de la croûte.

Les patrons sont au comptoir, où ils pèsent les miches, et eux aussi ont des habits avec des tons blanchâtres, ou couleur de seigle. Il y a des gâteaux, outre les miches, derrières les vitres; des brioches comme des nez peints, et des tartelettes comme du papier mou.

A côté des haricots ou des graines charnues comme des fruits verts ou luisants comme des cailloux de rivière, les marchands avaient du plomb dans des écuelles de bois.

C'était donc là ce qu'on mettait dans un fusil? ce qui tuait les lièvres et traversait les coeurs d'oiseaux? On disait même que les charges parfois faisaient balle et pouvaient casser un bras ou une mâchoire d'homme.

Je plongeais mes doigts là-dedans, comme tout à l'heure j'avais plongé mon poing dans les sacs de grain, et je sentais le plomb qui roulait et filait entre les jointures comme des gouttes d'eau. Je ramassais comme des reliques ce qui était tombé des écuelles et des sacs.

Les articles de pêche aussi se vendaient à Pannesac.

Tout ce qui avait des tons vifs ou des couleurs fauves, gros comme un pois ou comme une orange, tout ce qui était une tâche de couleur vigoureuse ou gaie, tout cela faisait marque dans mon oeil d'enfant triste, et je vois encore les bouchons vernis de rouge et les belles lignes luisantes comme du satin jaune...

× × ×

Ainsi s'écoula ma jeunesse. Elle fut quelque peu monotone et triste, avec pourtant des jours moins moroses.

Lorsque j'évoque aujourd'hui la maison paternelle, et tous les êtres que la Providence plaça sur mon chemin; mon père, ma mère, mon oncle, mes tantes; lorsque je revois par la pensée l'école, la petite ville de Pannesac, et tant de lieux aimés, je sens mon coeur se gonfler d'émotion et mon âme se remplir de mélancolie...

La jeunesse passe et ne revient plus.

FIN

Faculté des Arts

COURS DE LITTÉRATURE

M. Gautheron avait invité ses auditeurs du lundi à tracer selon la méthode de La Bruyère, de Saint-Simon ou de Balzac le portrait de quelques maniaques de notre temps ou de notre ville. Par une faveur spéciale de M. le professeur et avec l'autorisation des auteurs nous donnerons au public quelques-uns de ces essais.

× × ×

LA JEUNE FILLE QUI A DE L'ESPRIT

Connaissez-vous la jeune fille qui a de l'esprit?

Je ne dis pas la jeune fille à l'esprit souple, délié, fin, pénétrant, inconscient du piquant de ses réparties, non pas celle-là. Je veux dire la jeune fille qui fait profession d'avoir de l'esprit.

C'est le produit d'un système d'éducation où la nursery tient lieu de salon. Enfant, elle était le centre des conversations. Son moindre mot était noté, répété, commenté à satiété aux amis, voire même aux simples connaissances, qui prêtaient une oreille forcément complaisante.

Son éternel discours sans suite, prouve qu'elle n'a pas de jugement, mais elle parle beaucoup... elle a de l'esprit.

Si d'aventure quelqu'un risque un mot, le temps qu'elle reprend haleine, c'est pour se voir interrompre aussitôt. Pauvre enfant, elle n'a pas de tact... elle a de l'esprit!

Ses propos sont toujours les mêmes, son verbiage l'étourdit; aucune idée ne peut entrer dans sa cervelle: elle est parfaitement insupportable... mais elle a de l'esprit !

Elle a grandi, étant le centre de la conversation au foyer; une fois jeune fille, elle pérore et ne cause pas. Elle n'a pas appris à écouter, sait peu de choses: elle est incapable de se taire pour s'instruire par la conversation de gens cultivés; elle a trop d'esprit à faire valoir.

On la voit arriver en tremblant. Un profond soupir de soulagement salue son départ... elle a trop d'esprit.

Berthe G...

× × ×

MADEMOISELLE PALMIRE BARBEAU

Avec la vie de mademoiselle Palmire Barbeau on écrirait un roman de moeurs, mais il serait monotone. Ce qu'elle fait n'est guère varié: elle passe sa vie à tracasser les autres.

Je l'ai toujours connue vieille fille et malade imaginaire. Il y a dix ans elle ne l'était pas moins dans dix ans elle ne le sera pas davantage. Elle ne bouge plus. C'est un vieux fruit sec qui se conserve. A l'entendre, elle aurait pu se marier autrefois, elle le pourrait encore, aujourd'hui, mais son dévouement pour les parents qui l'hébergent gratuitement l'en empêche. Elle se croit indispensable, charitable et active; elle n'est qu'encombrante, médisante et inutile. Les jours de ménage, elle garde le lit; l'ouvrage fini, la guérison s'opère. Ses parents lui doivent de la reconnaissance pour les services qu'elle ne leur rend pas et elle les remercie de leurs bienfaits en les traitant d'ingrats, de sans-coeur et de misérables.

—"Je me suis toute ma vie sacrifiée pour eux, j'ai ruiné ma santé à les servir et maintenant que me voilà vieille et impotente on me dédaigne et on me veut du mal".

Des larmes roulent le long de ses rides et un sanglot fait entrechoquer ses fausses dents. Pour elle ce ne sont que malhonnêtes gens qui la harcèlent et la torturent. A force de le répéter, elle a fini par le croire et son existence s'écoule malheureuse pour elle, agaçante pour les autres. Elle est pieuse, ce qui ne l'empêche pas de dénigrer son prochain quand l'occasion s'en présente et quand elle ne se présente pas, elle la fait naître. Elle est orgueilleuse et dure d'oreilles: si l'on rit en sa présence et qu'elle ignore le motif de cette gaieté, elle s'imagine qu'il s'agit de sa personne, roule des yeux furieux, lance une injure, bondit en dehors de l'appartement en claquant la porte. Son estomac est détraqué: elle grignotte un peu de ce qu'on lui présente, à table, en faisant une moue dédaigneuse; mais entre les repas, elle mâchonne toujours quelque chose. Son instruction rudimentaire lui permet de lire la "Presse" tous les soirs, de suivre avidement le récit des procès criminels en cours et de se passionner pour tous les petits drames de la rue.

A ceux qui ne la connaissent pas, elle semble malheureuse et le récit de ses infortunes supposées, détaillé, pittoresque, arrosé de larmes et coupé de soupirs attendrissants, force les sympathies des braves gens qu'elle leurre et attire sur ceux qui lui procurent une vie aisée autant que confortable les malédictions ainsi que le mépris révolté de ces naïfs auditeurs.

Elle a déjé enterré presque tous les membres de sa famille et ne semble pas disposée à procurer à ceux qui restent le plaisir de lui en faire autant.

A la nouvelle de son trépas, nul ne s'apitoiera en larmoyant: "Déjà!" mais tous exulteront en fredonnant: "Enfin!"

Ce sera peu charitable, mais cela sera pourtant comme une suprême réplique à toutes ses histoires pernicieusement mensongères, à tous ses propos malveillants et injustes.

Béatrice D...

"L'Aventurier"

PIECE EN 4 ACTES PAR A. CAPUS

Ce n'est pas le chevalier d'industrie, mauvais sujet, intrigant et pipeur, qui dévalise le bourgeois cossu ou cambriole le boudoir de la cocotte dont il devient l'amant au deuxième acte; c'est encore moins ce Matapan rodomont, à la rapière lourde, détrousseur et grand coureur de filles, qui traîne son arrogance râpée dans toutes les sentines infamantes où les truands et les soudards complotent, autour d'une chope pleine, le pillage d'un château ou l'enlèvement d'une dame de noble compagnie.

C'est, au contraire, un bon bougre d'aventurier, représentant de la force et de la loyauté, qui fait le bonheur des autres, sans oublier le sien.

Entreprenant, pratique, dévoué, ce brave Etienne Ramson n'est pas précisément animé d'un esprit d'aventure, mais plutôt d'un esprit d'initiative truffé de sentimentalité délicate, de sagesse avertie et de simplicité souriante.

Parti, il y a dix ans, vilain garnement débauché, cousu de dettes, il revient bon garçon jovial, lesté de quelques millions qu'il a extirpés du sol avec une persévérance hardie. A l'école des responsabilités et au contact de la misère, il est devenu un autre homme: très simple, "obéissant aux leçons de la nature" et soumis aux préceptes d'ordre qu'il a reçus en se heurtant à toutes les races et en coudoyant tous les peuples.

Sa venue, redoutée à cause d'une affaire scandaleuse de brigandage et de massacre d'Indiens dans une lointaine colonie, devient providentielle et bienfaisante.

Ce neveu mal famé, alarmant pour l'honneur de la famille Guéroy et redoutable pour le crédit financier d'une entreprise manufacturière chancelante, commence par rembourser, avec intérêts, les trente mille francs prêtés jadis par l'oncle Guéroy.

Puis il sauve l'usine de la faillite et le cousin Jacques du suicide, après une scène de jalousie très vigoureuse avec Geneviève, une délicieuse petite personne dont il s'est épris soudain comme "un sauvage énivré par le parfum de cette fleur de civilisation".

Geneviève, après avoir rompu avec l'élégant Varèze, se donne—légitimement—à Etienne, ce précieux ouvrier de leur bonheur à tous et de leur prospérité renaissante. L'aventurier, d'abord honni, maintenant dorloté, oublie, dans un coin son bâton de voyage, chausse des pantouffles brodées et s'installe au coin de l'âtre en humant le fumet du pot-au-feu conjugal.

Telle est cette pièce, franche et saine, d'une observation aisée, d'un optimisme gaillard où l'ironie—qu'on devine partout flottante—est comme la vapeur tendre d'un paysage hollandais "à travers laquelle les couleurs s'atténuent et les contours s'adoucissent". Les personnages remuent, s'agitent, parlent et vivent dans un dialogue où rien n'est dogmatique, pédantesque ou offensant.

Telle est l'oeuvre d'un vrai réaliste qui n'ignore rien des laideurs et des grimaces de la vie, mais dont le regard clair s'arrête avec complaisance sur les êtres bons et énergiques plutôt que sur les faibles et inconsistants.

Nous écoutons avec plaisir et applaudissons avec une joie satisfaite cette comédie, jouée avec bonheur, devant un public stupide qui se fait un devoir de s'esclaffer aux endroits dramatiques parce que l'affiche porte comme titre le vocable: comédie.

L'Etienne Ramson de M. Scheler est émouvant, sympathique, mais manque de rudesse pittoresque. Cette création prouve assez clairement que son talent est celui d'un homme fait et qu'il ne peut plus s'adapter aux rôles de freluquets lovelaces qu'on lui attribue à tort. Je me permettrai une autre réticence: il est douteux qu'un chercheur d'or, frais émoulu du Sénégal, botté de cuir, armé d'un gourdin et vêtu d'une veste de chemineau glisse d'un geste mièvre un fin mouchoir de soie dans sa manchette, à la façon d'Armand Duval.

M. Brain donne à Guéroy Père une allure un peu parlementaire. Je me le serais imaginé moins rigide, moins correct. C'est une question de nuances.

MM. Robi et Lombard me semblent exagérer légèrement, l'un son rôle de jeune et bel arriviste auquel il donne une teinte comique assez peu distinguée; l'autre son personnage de joueur malheureux qu'il interprète d'une façon trop désespérée. C'est peut-être sa moustache, aux extrémités languissamment retombantes, qui lui donne cet air de continuel découragement.

Mme Briant compose une Geneviève ardente, délicate, d'une extrême sensibilité. Au dernier acte, quand elle crie son amour à Etienne elle est vibrante d'une émotion communicative et vraie.

Mme Vhéry apporte dans sa Marthe Guéroy, la douceur consolatrice d'une épouse dévouée que torturent les malheurs d'un mari inquiet et pusillanime.

Mme Devoyod interprète avec une noblesse aimable la baronne de Lussan et Mme Demons, sa fille, Lucienne, avec une gaieté inconsciente d'enfant gâtée.

—o—

L'impressionnisme a gagné jusqu'à la "brosse à plancher" des barbouilleurs de décors, au National. Je recommande aux esthètes les fresques et les lambris du 2me et surtout le salon ridiculement prétentieux du 3me avec sa rampe d'escalier d'un bleu surfin attendrissant. Heureusement que l'oeil énervé par ces teintes de chromo peut se reposer sur la mise en scène assez élégante et jouir—oh! platoniquement—de la ligne anatomique affriolante d'une certaine jeune fille vêtue de bleu, cheveux flottants sur le dos, et dont le développement est d'une rare précocité.

L'orchestre nous harcèle avec des balançoires.

—o—

J'ai pu reprendre, cette semaine, le service qui m'a été, un moment, refusé.

Décidément, ces messieurs de la direction ne sont pas aussi vilains que j'avais cru. Ils ont compris que la critique libre est une chose respectable et que, pour être véhémente, elle n'est pas nécessairement fielleuse et n'est pas davantage l'élucubration malsaine d'un cerveau bilieux. G. DELOBELLE.

:o:

Mon Courrier

VIE.—Votre dessin a été envoyé à ceux qui font métier de couler dans le bronze les inventions si originales et si plaisantes de nos caricaturistes.

Nous l'emploierons aussitôt que la matière sportive le permettra.

En attendant, nous vous remercions et vous demandons de nous continuer votre précieuse et artistique collaboration.

L.-O. LERICHE.—Nous ne jugeons pas à propos de publier vos vers. Serait-ce trop vous demander d'essayer votre talent dans des sujets écrits en prose?

DESIRAT.—Votre chronique théâtrale est arrivée trop tard.

CRIMINEL.—Après mûre réflexion, nous ne croyons pas devoir publier votre article.

Jean d'ISCRET.

:o:

Aux disciples de Thémis

Nous extrayons de la correspondance d'Ozanam le passage suivant où le jeune avocat français exprime son opinion sur "cette digne profession où l'on fait le moins fortune à la fin, si l'on n'est pas mort de faim au commencement", la profession d'avocat:

"Je ne m'acclimate pas dans l'atmosphère de la chicane; les discussions d'intérêts pécuniaires me sont pénibles. Il n'est pas de si bonne cause où il n'y ait des torts réciproques; il n'est pas de plaidoyer si loyal où il ne faille dissimuler quelques points faibles. Il existe des habitudes d'hyperbole et de réticence dont les plus respectables membres du barreau donnent l'exemple et auxquelles il faut s'assujettir; toutes les figures de rhétorique sont réduites en action devant les tribunaux qui n'entendent plus que ce langage. Il est convenu qu'on doit demander deux cents francs de dommages-intérêts quand on en veut cinquante; que le client ne saurait manquer d'avoir raison en toutes ses allégations, et que l'adversaire est un drôle. Exprimez-vous en termes plus raisonnables, vous passez pour avoir fait des concessions, vous vous êtes avoué vaincu; les confrères vous en font des reproches; le client se prétend trahi; et si vous rencontrez dans le monde un des juges qui ont siégé dans l'affaire, il vous aborde en vous disant: "Mon cher ,vous êtes trop timide!..."

Tribune Libre

M. le Rédacteur,

Notre siècle, décidément, verra des choses bien étranges. Après la navigation aérienne, les p'tits chars, les pirouettes d'une "Patrie" quelconque, etc., on croyait que ce serait tout. Mais non, un homme au cerveau toujours en travail rêvait quelque chose de plus étrange encore. Ce rêve c'était de régénérer le monde par la "Culture Physique". Pour arriver à ce but, il imposa à ses méninges un labeur de Titan, fonda un journal (qui vécut l'espace d'un matin), se fit tour à tour orateur, écrivailleur, restaurateur, photograveur, etc... Mais tout fut inutile. De guerre lasse, il voulut frapper un grand coup. Se cachant hypocritement sous le nom d'un de nos camarades—ce qui, entre parenthèse, prouve que notre homme est d'une bravoure...—, il pose d'abord en victime, puis, ne pouvant plus contenir son indignation, il se met à injurier les étudiants qui ont le tort de ne pas prendre son gymnase pour un palais.

Hé là! docteur, je ne crois pas qu'il soit permis, même au directeur de l'institut Lasnier, de voler la signature d'un autre pour la poser au bas d'un article qu'on a pondu soi-même. Craigniez-vous, par hasard, les représailles en y mettant votre propre nom? Nous n'aurions pourtant pas brisé les carreaux du "Culturiste". Et d'ailleurs vous devez avoir une musculature à l'épreuve de la peur, vous qui faites de la gymnastique suédoise.

Il est regrettable qu'un homme de la valeur du Dr. Lasnier n'ait pas su trouver un procédé plus loyal que celui-là pour nous dire ce qu'il pense de nous. Si je ne me trompe, la loi est très sévère pour ces substitutions de nom. A tout événement, mon cher pseudo-Balthazar, ce n'est ni par l'injure ni par la fourberie que grandira à Laval la popularité de l'institut Lasnier.

N'est-ce pas aussi votre opinion, M. le rédacteur?...

Votre tout obligé,

Albiny PAQUETTE.

:o:

Euchre-Bal

C'est ce soir que les étudiants en Droit et en Loi de Laval donnent leur euchre-bal, à la salle Stanley.

Que ceux qui ne se sont pas encore procuré des billets, se hâtent de le faire, car la soirée promet d'être des plus récréatives et des plus brillantes.

:o:

La Ligue Anti-Alcoolique

La Ligue Anti-Alcoolique de Montréal, convoque les étudiants à une assemblée plénière, qui sera tenue, le vendredi, 14 février prochain, à l'Université Laval.

Elle sera présidée par M. le chanoine Dauth. Le but de cette réunion est de fonder ici une section de la Ligue Anti-Alcoolique.

Les étudiants sont priés d'y assister en grand nombre.

Le Carême! Le Carême! Voilà l'ennemi ! Pas autant que cela; avec un estomac délabré, oui, avec l'EAU DE RIGA, plus de jeûnes pénibles. Goutez-en donc et vous pourrez égaler saint Antoine, dans le désert universitaire.